



Quelques affiches caractéristiques. De gauche à droite : « Des hommes! Des armes! Des munitions pour le front! » « Travailleurs, tous contre le fascisme! » Au-dessous : des affiches pour les paysans.

est aussi une réponse capitale aux allégations infâmes de certains professionnels du mensonge.

Dans un esprit plus pictural, un milicien costaud, torse nu, fusil au poing, bonnet rouge sur le crâne, brossé par larges touches pleines de chair et de sueur appelle : « Tots contra el feixisme! » Cela ferait une magnifique affiche pour le front populaire français.

Enfin, tranchant vivement par ses nuances dorées qui semblent avoir été puisées à même les blés d'Ocera et le sol jaune des champs de Penalba, la dernière création de Martí Bas nous jette du soleil plein les yeux. C'est un grand paysan vu à contre-jour sous son large chapeau de paille. Il tient une étincelante faucille et une gerbe de blé aux épis tranchants comme des épées. L'or de la gerbe se mêle à celui du soleil et à celui des champs qui forment le fond de l'affiche. Je sais que la modestie de Martí va souffrir si je parle de chef-d'œuvre.

Mais ce ne sont point les seules réalisations de ce fécond groupe d'artistes voués corps et âme au peuple. Je vois des dessinateurs penchés sur une table. Ils peignent de longues esquisses avec de longues légendes. Qu'est-ce? Ce sont des maquettes pour des panneaux à peindre sur les wagons de chemin de fer. Il circule, en effet, des trains affiches. Leur effet est indéniable. Dans les champs, dans les stations des villages, les paysans accourent et voient leur frère issu du crayon de Martí Bas qui leur crie : « Camperol la collita es la reraguardia de les que lluiten! » « Paysans la récolte est l'arrière-garde de ceux qui luttent! »

Soudain, un grand gaillard se présente. Il est brun, il est vraiment bel homme. Les traits sont énergiques, le profil légèrement busqué est distingué, les yeux sont aussi doux que profonds. Il est en combinaison bleue tachée de cambouis et de peinture. C'est un artiste comme les Martí Bas, les Perotes, les Sola, les Tona qui nous entourent. C'est Boffarull. C'est le chef de l'équipe qui fait les trains-affiches. Il a eu son idée. Il a été la soumettre au Comité des milices, l'a fait accepter. On lui a accordé un crédit de 25.000 pesetas. Chacun de ses hommes touche 10 pesetas par jour et est nourri par le buffet de la gare. Son équipe est nombreuse. La plupart de ses hommes étaient sans travail, sans commandes. Maintenant ils mangent et se donnent sans compter leur peine.

Le chantier ce sont les voies de garage. On se faufile entre les trains en manœuvre. Des jeunes gens en cottes s'affairent. Les uns tracent à la craie, d'autres passent les fonds, d'autres précisent les figures, les peintres en lettres se chargent des légendes. Le travail est décomposé avec une méthode tout à l'honneur de ces jeunes gens, dont la plupart n'avaient jamais touché une machine de leur vie. Ils n'ont plus l'air artiste que par la chevelure de quelques-uns et par le dessin fin de leurs visages, la profonde douceur de leurs yeux. Pendant qu'ils œuvrent en sifflant, des trains démarrent tout bariolés avec de grandes lettres qui s'étalent longuement et restent dans la mémoire. « Esta su obra! » C'est leur travail! Des obus marqués de croix gammées tombent sur un hôpital. « Todos lucharemos contro el fascismo! » C'est un paysan armé de sa faucille, un ouvrier de son marteau, un milicien de son fusil. « Campesino trabaja tu tierra! » La paysanne fauche, abritée par un milicien qui vise au noir corbeau. Et le grand cri de la victoire : « La tierra es tuya! Trabaja la! » La terre est à toi; travaille-la!

— Quand tous les trains seront finis, que ferez-vous?

— Si on se bat encore, nous laisserons nos pinceaux pour prendre des fusils.

Boffarull est content. Le travail rend. Sur les maquettes qu'il me prête pour « Regards », il appose le cachet du Syndicat. C'est un poing qui tient un crayon comme on tient un poignard. Le crayon est bien taillé. Il est vrai que chaque coup de crayon porte dans cette guerre comme un coup de poignard.

Affiches

chez la marquise

par notre correspondant
ALBERT SOULILLOU

Barcelone, Septembre.

On se perd dans le fouillis du quartier des merciers, rues grouillantes, violemment illuminées par les vitrines. Des étoffes plus brutalement colorées vous carressent le visage, énormes bannières, rouges, rouges et noires, jaunes et rouges tout en rayures. Ouvrons une porte. Nous sommes rue du Portal-de-l'Àngel, chez la marquise de Barbera. On n'a pas tous les jours l'occasion d'être reçu dans le grand monde.

Des groupes de miliciens discutent dans les antichambres et les salons. Des affiches révolutionnaires font éclater leurs rouges à la figure de madones mignardement peinturlurées et anémiques par des siècles d'ombre. Je regarde les trésors qui encombrant les pièces. Tout est intact. On me fait attendre dans la salle à manger. La moindre chaise y est un trône.

Martí Bas entre. Il me tend la main et dit : « Je me demande comment des gens ont pu jamais avoir de l'appétit dans des meubles pareils. » Martí Bas est en cote bleue. Il a un ceinturon. Les crayons y remplacent le revolver. Martí Bas est le chef de l'équipe qui lutte sur le front des affiches. Leur première ligne, c'est le mur de la ville et du village. Leur quartier général c'est ici. Nous sommes en plein conseil de guerre. Dix jeunes hommes examinent un projet. Ils épluchent le slogan révolutionnaire qui doit lui servir de légende. L'accord se fait rapidement. Immédiatement l'auteur du projet le pousse au format affiche, s'écrit avec virtuosité devant un vaste panneau, fait surgir un personnage dont la flamme n'a rien à envier à Bara. Une affiche est née.

Martí Bas est un chef qui ne commande guère. Chacun semble aller au devant de ses ordres. Chacun sait ce qu'il a à faire. Cet atelier frénétique fonctionne avec méthode.

Les affiches ce sont des armes. L'affiche est jugée non pas d'après ce que sa réalisation pourra coûter à celui qui l'édite, mais uniquement selon son potentiel révolutionnaire. Les artistes qui les conçoivent s'efforcent d'eux-mêmes d'éviter des frais trop élevés aux comités et arrivent à des simplifications étonnantes, parce que non obligatoires.

Nous regardons les affiches terminées, celles qui s'achèvent, celles dont les personnages semblent encore vagir tout barbouillés de sang, car le rouge domine.

Martí Bas nous les commente en même temps qu'il donne un avis, qu'il signe un bon pour l'achat de quelque outil. Des estafettes dégringolent les escaliers centennaires de la marquise. Tout va très bien. Ces affiches ne sont point toutes l'œuvre de spécialistes. Certes, si Martí Bas a déjà sa réputation, plusieurs de ses collègues n'ont jamais fait que du paysage et du nu, d'autres que de la gravure. Ils ont fait hier seulement leurs débuts dans l'affiche, mais ces débuts sont des débuts de maître. Regardons.

Deux énormes poings. On peut dire qu'ils frappent. Les bras qui saluent sont ornés de brassards rouges. L'un porte U. G. T., l'autre C. N. T. U. G. T., centrale syndicale socialo-communiste, C. N. T. centrale syndicale libertaire. Légende brève. **Unio es força!** Dans le même esprit, quatre poings fermés saluent un drapeau rouge à faucille et marteau. C'est le symbole de l'unification des quatre anciens partis socialistes et communistes de Catalogne. Le bleu et le rouge dominant. Voici jaune et bleue une milicienne brandissant un journal : **Treball.** Une autre milicienne toute bleue et élégamment parée d'un col blanc, fait valoir l'allure martiale et crâne de l'uniforme et du bonnet de police. Mais voici maintenant deux panneaux inspirés par le cri du jour : « Mes hommes! Mes armes! Mes munitions per el front! » Ils se caractérisent par une stylisation décidée. La géométrie règne. Le premier est constitué par quatre figures se profilant en ligne. Les quatre hommes portent le fusil. Deux ont le casque de guerre, un la

casquette des carabineros, un le bonnet de milicien. Les fusils et les peaux sont brun rouge. Les bustes, la casquette et le bonnet sont noirs. Les casques sont gris fers. L'effet est implacable. L'harmonie est sobre. Les lignes sont dures. On pense immanquablement à ce formidable guerrier en tranchée qui restera peut-être le chef-d'œuvre de Marcel Gromaire. Le même esprit a soufflé là, mais s'est adapté à l'affiche.

Dans l'autre panneau, relevé d'une manière plus allemande si j'ose dire, le découpage des silhouettes est violent à l'extrême. Tous les angles sont pointus, déchirants. C'est une ligne de miliciens en noir, piquant leur fusil-baïonnettes sur une croix gammée rouge étalée sur le sol. Cette affiche est d'un énorme effet, en raison même de sa dissonance. Il en est de moins stylisées, où le dessin suit librement son cours naturel avec toute la fougue que les circonstances peuvent donner. Au-dessus de la légende « Traballa por els que lluiten », « Travaille pour ceux qui luttent », un énergique forgeron manie son marteau. En bas, au fond se détache un défilé de drapeaux rouges. Le forgeron est tout en rapides traits noirs. Aussi naturellement dessinés, mais dans un mouvement plus calme, ainsi que l'exige le thème, un milicien armé serre le poignet d'un individu qui puisait dans un coffret et lui fait lâcher ce dont il s'était emparé. « El pillatge deshonra el triomf, eviteu-le! » Telle est la légende. Le pillage déshonore le triomphe, évitez-le! Cette affiche est d'un effet capital. Elle



Le train de propagande.